

L'identité thiernoise

Une industrie aussi ancienne et développée laisse des traces profondes dans les modes de vie, la langue, les habitudes sociales. Même si l'on assiste depuis quelques années à une uniformisation des comportements et des pratiques sociales, on peut encore relever des particularismes locaux. Ces particularismes se sont fixés et ont perduré d'autant plus facilement que la population locale, contrairement à d'autres populations auvergnates, a fait preuve d'une certaine stabilité dans une contrée où l'offre d'emploi était importante, évitant les migrations saisonnières ou définitives.

Les armoiries de Thiers telles qu'on les utilisait au 19^{ème} et 20^{ème} siècle sont assez représentatives de cette identité. Le navire, évocateur du commerce lointain, accompagné de la devise « *Labor omnia vincit* » (le travail vient à bout de tout) résume bien ce que fut cette contrée, travailleuse et marchande.

Le nom de « bitord » donné aux habitants de Thiers marque la reconnaissance par les populations extérieures d'une identité bien caractérisée. Même si l'origine du terme est très imprécise, elle ne laisse aucun doute sur l'appartenance de ceux à qui elle s'adresse, à un univers bien délimité et pas seulement sur le plan géographique.

Certaines traditions locales se sont poursuivies, même si elles sont moins suivies que par le passé. La Saint-Eloi, patron des couteliers, était encore célébrée en ce début de 21^{ème} siècle. La Foire du Pré, s'est maintenue depuis le Moyen Age, chaque mois de septembre et on continue d'y sacrifier à la tradition de la « tripe » matinale, enrichie de bons morceaux de « rapoutet¹ ».

Jusqu'aux années 1970-1980, le jour chômé pour les ouvriers de la coutellerie était le lundi et non le samedi comme cela se pratiquait ailleurs.

Des éléments du parler dialectal, uniquement sous forme orale, sont parvenus jusqu'à nous, en particulier des chansons humoristiques ou satiriques concernant les différents métiers de la coutellerie. Force est malgré tout de reconnaître qu'ils ne sont pas connus des nouvelles générations.

Certains termes issus du vocabulaire professionnel ont été intégrés dans la langue courante, au moins dans la population des nés-natifs. Le plus connu et emblématique est sans doute le terme de « treizain ». La délégation de certaines tâches à des sous-traitants avait entraîné des pratiques acceptées par tous, même si elles peuvent nous paraître injustes. Les commandes du donneur d'ordres étaient passées par douzaines, mais l'exécutant devait fournir non pas douze pièces mais bien treize car on estimait que sur la douzaine, une présenterait sûrement un défaut. Tous les couteaux finis qui présentaient un léger défaut et ne pouvaient donc être commercialisés étaient qualifiés de « treizains ». Ce terme est passé dans le langage courant pour désigner de manière péjorative et moqueuse tout ce qui présente un défaut.

L'accent thiernois fait l'objet d'interprétations diverses de la part des visiteurs ou même des thiernois eux-mêmes. On le qualifie parfois « d'accent méridional ». Sans aller jusque-là, les linguistes reconnaissent quelques apparentements aux traits méridionaux, mais aussi des influences régionales issues de l'est (Bourgogne, Franche-Comté). Mais, par-dessus tout, des traits originaux qui permettent de reconnaître un thiernois à son accent.

¹ Talon de jambon sec cuit

Les récits et chansons en patois local ont bien entendu intégré des éléments se rapportant au métier de la coutellerie. De tradition orale, ils ont fait l'objet d'un collectage au cours du 20^{ème} siècle, en particulier par Alexandre Bigay, archiviste de la commune. Le ton est volontiers moqueur, parfois grivois. Ils traduisent les rapports, parfois conflictuels, entre les différents corps de métiers de la ville ou entre les couteliers thiernois et leurs homologues de la montagne thiernoise. Les règlements de la jurande donnaient parfois lieu à des interprétations divergentes, notamment en ce qui concernait la qualité de la fabrication. Ces querelles de clocher se réglaient en faisant appel à l'autorité publique mais aussi à travers des chansons satiriques soulignant, avec un vocabulaire souvent très cru, les travers attribués généreusement à leurs voisins et concurrents.

Ainsi, les couteliers ayant moqué le travail des papetiers qu'ils jugeaient sale et déshonorant s'étaient attiré de la part des papetiers une réponse acerbe et grossière prenant pour thème le choix des noms de marques de coutellerie.

O couit chez Chinon et Boson Que n'eint marquont l'itroncolon Et chez Majo L'itron de pouo Et chez Fouédjit L'itron de chi Chez Chamerlat L'itron corona !	C'est chez Chinon et Boson Qu'on marque au gratte-cul Et chez Mage L'étron de cochon Et chez Fédit L'étron de chien Chez Chamerlat L'étron couronné !
---	--

Chanson datée par A. Bigay du 18^{ème} siècle.

La guerre picrocholine qui opposait Thiers à la montagne thiernoise a bien entendu laissé des traces dans la « saga » populaire locale. Ainsi, dans une des chansons patoises collectées par A. Bigay peut-on lire ce couplet consacré aux habitants de Saint-Rémy et, bien entendu, entonnée par les thiernois :

Lou San Ramiouz, cou lamparou, Cou i de grand voleuz de marcà, I raubon lou mouétriouz Din lou tri ca de là nadà ; Raubon unà cotà é un rozetou, Cou i tot por le Satà do fameuz sen Lou(b). E dà sai, dà lai, masson cauca lama. Fazon de coutiau que li couton pa cha Mâ lou boélon pa E por que trova Lou où de lou mouo(rt) N'i fazon pa to(rt).	Les habitants de Saint Rémy, ces grands soiffards Sont de grands voleurs de marques Ils volent les patrons Pendant les trois quarts de l'année Ils volent une côte, une rosette C'est tout pour le samedi de la fameuse Saint Loup Et de ci, de là, ramassant quelques lames Ils font des couteaux qui ne leur coûtent pas cher Mais ils ne les donnent pas Et pour ce travail, Les os des morts Ne leur font pas reproche.
---	--

Ces paroles traduisent bien les griefs qui étaient faits par les couteliers thiernois à leurs homologues des environs, en ce qui concerne les marques en particulier. Ils allaient même jusqu'à dénoncer cette ignominie des Saint-Rémois qui, selon eux, fabriquaient des manches de couteaux avec les os de leurs morts.

Les monteurs. (Vincent) Nous commençons la semaine En battant nos ressorts Et du temps que nous allons à l'étable La femme panse les porcs Les dindes et puis les poules, Les chèvres et le chevreau, Ensuite, elle trempe la soupe, Le régal du matin. En hiver, nous travaillons dur Toute la journée, sur nos couteaux Et même, pour en faire davantage, La femme nous aide un peu, Le petit nous les cloue. Ça nous fait gagner un peu plus, Car, vous le savez bien, Nous travaillons pour rien. <i>La conscience : plaque ventrale d'appui d'un foret manuel utilisé pour percer.</i>	<u>Refrain</u> Frottons donc Polissons donc Perçons nos côtes, Brunissons donc bien Les culs, les dos et les dedans, Frottons donc, Polissons donc, Perçons nos côtes, Grattelons bien Pour que les patrons soient contents. Quand la semaine est finie, Le dimanche, bien chargés, Nous arrivons dans la ville Pour remettre notre travail. Cela représente la sueur d'une semaine De galère et d'embarras. Et pourtant, les reproches Ne nous manqueront pas. Avec le beau temps vient la revanche. Ils (les patrons) n'ont pas fini de trotter Et de battre la campagne, De « chez Foraux » à « chez Té » Et quand nous arrachons les pommes de terre, Les foins et tout le travail, Nous quittons la « conscience », Nous ne sommes plus couteliers.
---	--

Cette chanson est une bonne description du travail à domicile du coutelier-paysan qui alterne les ouvrages de coutellerie et l'agriculture, selon les saisons et les demandes des donneurs d'ordres. Toute la famille est mise à contribution si nécessaire et le salaire bien maigre.